

# Patrimoine

du Pays de Forcalquier

Bulletin N° 5

Prix 3 Euros

Avril 2002

Sommaire :

**Lettre de la présidente**

Jeanine Bourvéau

**Toponymie franco provençale**

Christiane Boekholt

**Les "Beauregard"**

Jeanine Bourvéau

**La "Source Sulfureuse" de la Laye**

Père Gabriel Conte

**Les Moulins de Dauphin**

Jean marie Léouffre

**Le Site de Saint-Alban**

Jeanine Bourvéau



## La lettre de la présidente et les lettres-mortes.

Je suis navrée de constater que les faits ayant marqué cette année d'administration de l'association, sont des lettres ou des messages envoyés et restés sans réponse. Lettres envoyées à des administrations, organismes ou mairies leur signalant des problèmes, soit archéologiques, soit architecturaux. D'autres fois il s'agit de demandes, ( pas même demande d'argent) mais de locaux, ou de participation à des actions culturelles, ou encore à propos de protections à envisager sur des bâtiments ou des sites.

Par exemple, l'envoi d'un inventaire de 22 sites à protéger, avec un dossier pour chacun, à une agence payée par la Diren pour cet inventaire, n'a fait l'objet d'aucun accusé de réception .

Très rares sont les appels téléphoniques spontanés et sans relance préalable, pour nous aviser que les problèmes sont pris en compte ou que notre demande va être examinée.

**On nous fait attendre des réponses pendant des mois !**

Je ne pense pas que ce soit seulement un effet pervers des 35 heures et du manque de temps, je crois plutôt que nous n'avons plus les mêmes valeurs ! La simple politesse, sans même envisager un remerciement, n'est plus de mise.

Et puis, sans aucun doute, nous dérangeons! Nous dérangeons le train-train, les habitudes, les conventions tacites. Nous sommes des gêneurs qui soulèvent des problèmes inattendus.

Nos "petites" associations sont aussi souvent "oubliées" quand il s'agit de trouver des partenaires pour participer à des réflexions ou actions départementales ou régionales. On nous a dit clairement :

**Vous n'êtes pas valables, pas assez représentatifs et on nous a jeté :  
Vous n'avez qu'à vous grouper ! Eh bien nous l'avons fait !**

Douze associations de bénévoles du Patrimoine sont maintenant groupées sous le nom de "Clapas" et représentent un total de 900 adhérents et 8 villages ou villes ; d'autres devraient nous rejoindre.

Nous avons groupé nos forces vives, nos compétences, nos convictions, une certaine façon d'aimer notre Pays et de le servir et non pas seulement de s'en servir !

Ce groupement est, bien entendu, hors de tout contexte politique.

Ainsi serons-nous peut-être entendus, pour ce qui concerne le patrimoine déjà bien malade de notre Pays, et invités à participer aux réflexions et décisions pour les orientations à venir pour la mise en valeur et la préservation de notre lieu de vie.

**Longue vie au Clapas !**

*Contact : "Clapas" M. Zunino, Montée de Quinson. 04110 Vachères*

**La toponymie franco-provençale**  
**au service de celle de la Provence.**  
**par Christiane Boekholt**

**Qu'est-ce que la toponymie franco-provençale ?**

On sait que la langue parlée au Nord de la France, dès le Haut-Moyen-Âge, est dite "d'Oil". Elle est influencée par les invasions germaniques. Celle du Sud, dite d' "Oc", est plus ancrée dans la langue latine. Les linguistes se trouvant confrontés, en Savoie et dans le Nord du Dauphiné, à des parlers ayant subi les influences tant d' "Oil" que d' "Oc", décidèrent d'appeler cette zone "franco-provençale" pour des motifs de classification. Cette influence se ressent également dans les cantons francophones de Suisse, on le verra dans la suite de ce texte.

Ayant étudié la toponymie savoyarde, c'est-à-dire franco-provençale, pendant près de trente ans, j'ai été quelque peu étonnée de sentir l'attitude très réticente des linguistes provençaux à l'idée d'une possible présence germanique dans la toponymie de leur région . Et pourtant.....

**Nous prendrons en exemple le mot "garde"**, très répandu en France, qui vient du verbe d'origine germanique, "Wardon" ("surveiller pour défendre", Larousse 1930 en 6 volumes). Il est très difficile de préciser quand cette notion de "garde" s'installe en France et en Provence, cependant on peut avancer une période, s'étendant dans le Sud-Est du début du VI<sup>e</sup> siècle jusqu'au VII<sup>e</sup>, peut-être même VIII<sup>e</sup> siècle .- Pourquoi?

C'est dès 534 que les tribus mercenaires franques, victorieuses dans le Sud-Est, demandèrent asile aux peuples vaincus pour se fixer; elles furent admises comme "fédérées " et furent installées sur les limites de territoires pour y remplir encore pendant un certain temps leur fonction militaire.

On ne peut évoquer pareilles occupations régulières et durables de la part d'autres envahisseurs qu'ils soient alamans, wisigoths, ostrogoths et même burgondes, occupations qui furent de trop courte durée et mouvantes pour laisser des traces dans la toponymie du territoire conquis.

Par contre, il semble possible que les évêques, eux-mêmes véritables maîtres du pays au début du VI<sup>e</sup> siècle et préoccupés de leur sécurité après ces invasions, aient fixé ces hommes sur les limites de leurs diocèses pour en assurer la garde.

Ces peuples germaniques s'assimilèrent aux populations gallo-romaines au cours des siècles suivants et ces "gardes" de frontières tombèrent dans l'oubli et disparurent; leurs dénominations furent déformées jusqu'à ne plus être reconnaissables. Les plus importantes marquèrent les territoires bien délimités, comme l'étaient déjà les diocèses, et placées naturellement en hauteur. Ces lieux étaient équipés de tours de guet en bois, qui furent remplacées, pour celles qui subsistaient vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, par des fortifications de pierre

**De Warde à Garde ou de Warde à Verde :**

La forme germanique de "Wardon-Warda" est encore perceptible en 973 dans l'Hérault où l'on trouve une "guardia", et dans le Var, en 1056, sous la forme de "Guarda", alors que dans le Nord de la France existe toujours une "Warde".

Les "Garde", "Gardette", "Gardiole" doivent être plus récentes, leur forme française ayant été utilisée dès le IXe siècle, notamment pour la protection des monastères.

En Savoie, ce sont les formes de "Varde-Verde" (forme germanique de Garde), Bellevarde, Bonnevarde, Beluarde, et Bonouarde qui subsistent dans la toponymie.

En 1317 en Faucigny, le Dauphin Hugues, encore maître de ce coin de Savoie, affirme posséder un bois fayard qui sert de limite entre Faucigny et Chablais, "à la Verde soit à la Garde" (sic).

Au Nord de Marseille, on trouve une montagnette au nom évocateur de "Gayolle" qui signifie "le petit guet", on y voit un autre lieu-dit "Béouveyre", je ne serais pas étonnée que sous ce suffixe Veyre se cache Verde, c'est à dire Varde ou Vaerde; ce qui donnerait pour Béouveyre l'équivalent de Bellevarde ou Bellegarde.

Si l'on est tenté de contester ce passage de "Warda" à "Verd" pour la Provence, je préciserais qu'en 1099 le Var est dit "in pago Vero", et en 1042 le Verdon (en provençal "Vardoun") est cité de façon très fautive, il est vrai, dans "juxta fluvium Viridionem".

La variation de Ver-Var est donc courante en pays d' "Oc" comme en zone franco-provençale.

Ces fantaisies se trouvent sous la plume de clercs chargés de transmettre en latin le langage parlé; ils ne s'encombrent visiblement pas de préjugés, ni du souci d'exactitude historique. Ils ont contribué largement à modifier les formes initiales usitées en Provence et à leur faire perdre leur sens premier.

Un exemple amusant est celui d'une "colonica", petite exploitation gallo-romaine, devenue "Collonge" en provençal, et que le scribe traduit, à l'oreille, en "cauda longa", plus tard de nouveau traduite en français "Queue longue"!!!

### **De Verd à Verre !**

A plus forte raison, on ne doit pas s'étonner de voir ces "Vardes" du VIe siècle devenir sous leur plume des "verd, vero, veron, veyre, vaire, viridi et même vitreo"!!!

On constate combien ces "gardes", complètement oubliées ont, dès le VIIIe siècle, perdu leur sens initial.

Un autre exemple évident en Haute-Savoie, est celui de la grande famille de "Pontverre", dont l'origine est dans les environs d'Annecy, au bord des gorges du Fier. Leur château est sur un piton rocheux dominant un pont très ancien, dit "romain", qui franchit d'une manière audacieuse un torrent très profondément encaissé. Ce pont est dit en latin du XIIIe siècle : "Ponte Vitréo" et la famille nommée aussi Pontevitréo. Un pont de verre ? La fantaisie est évidente! Je sais bien que les chevaliers de l'époque étaient illettrés et se souciaient peu de vérifier ce que leurs clercs écrivaient, en fait ils étaient depuis des siècles les maîtres, défenseurs et gardiens d'un pont "verde" ou "varde". d'où leur nom de Pontverd.

On retrouve la même interprétation fantaisiste à Mirmande, dans la Drôme, où une tour, fief des évêques de Valence, est dite "Bâtie du Verre" ou "du Vers" et en 1342 : la "Bâtie Tour de Verre" ! En 1292 le comte du Valentinois procède à une investiture dans sa forteresse devant la maison dite "del Verre" (Registre Dauphinois N° 14110)



Pourrait-on aller jusqu'à voir le même genre de fantaisie dans nos "Vitrolles" provençaux ? Tous trois sont établis sur des hauteurs et fortifiés au Moyen Âge : Vitrolles-en-Luberon et son Castellans, Vitrolles sur son rocher dans les Bouches-du-Rhône et Vitrolle, château ruiné des Hautes-Alpes au Sud-Ouest de Gap, possession des Antonins au XIVe siècle ? C'est une hypothèse à envisager.

Cette transformation de Warda/Vard en Verd est fort probablement aussi à l'origine des toponymes "Puyvert", "Pierrevert", "Roquevaire" et autres "Montvert" provençaux

### **Les Ward/Verd : sentinelles des limites de territoires ?**

Il serait intéressant de chercher si d'autres antiques limites de diocèses passent non loin de sites de ce type. C'est le cas pour Pierrevert à la limite des diocèses d'Aix et de Sisteron.

La fonction de surveillance des limites de ces "vards" modifiées sous la forme de "Vert" se retrouve aussi dans les "Châteauvert". Le travail de pré-inventaire des monuments historiques de la Haute-Savoie a permis d'en localiser deux, restés dans la mémoire légendaire des habitants. Une recherche sur ces lieux a montré des tas de pierres plus ou moins façonnées, mais tous deux situés aux confins du territoire communal : à Alex en limite avec Talloires, et à Menthon en limite avec Veyrier : le-lieu dit "Beauregard" sur le cadastre de 1738 est dit "châteauvert" oralement.

On m'objectera que si le vocable de vard/verd peut être daté des VIe /VIIe siècle, la notion de castrum/castro/ château, elle, ne peut être antérieure à la fin du IXe siècle. Se pourrait-il que les antiques "gardes" aient été réutilisées pour cette même fonction au lendemain des dévastations du Xe siècle qui vit apparaître les fortifications de pierre caractérisant les "castra".

Pour la Provence, regardons la position de quatre "Châteauvert" :

- Celui de Viens (84) à la limite de Viens /Céreste et Sainte-Croix-Alauze : c'est la limite des diocèses d'Apt et de Sisteron; au XIIIe siècle, il est dit "Castro-Vero" ( Clouzot, Pouillés P.17 )
- Celui de Correns (03), limite des diocèses d'Aix et de Fréjus, au Xe siècle est dit "Castro Vers".
- Celui de la Bastide-des-Jourdans (84) "Châteauvéron" à la limite des diocèse d'Aix et d'Apt est cité vers 1235.
- Celui de Martigues (13) proche du site médiéval de Saint-Blaise, occupé au VIe/VIIe siècle, dit "Castro Veteri" ( interprétation évidente pour son ancienneté mais pas pour la forme), en 1213, Castro Vitrio en 1370, et maintenant "Castelveyre", il est sur une limite entre Istres et Martigues, qui ne semble pas être une limite diocésaine, pas plus que le "Châteauvert" situé à l'Ouest de Cavaillon.

A Buoux (84) non loin d'un terroir nommé "Les Confins", un "Castellans Verrin" monte la garde entre les diocèses d'Aix et d'Apt, et Montvert (83), non loin de Saint-Zacharie /Auriol, marque la limite des diocèses de Marseille et d'Aix.

### **Les Beauregard, ouvrages de défense ou de garde?**

Alain Rey, dans son dictionnaire de la Langue Française, ( Robert, Tome I, p. 260) explique ainsi la formation du mot "boulevard" issu du haut-allemand : "bolwërc", bol signifiant madrier et werk : ouvrage, l'ensemble désignant donc un rempart, puis par contamination, le chemin de ronde d'un rempart; après que ce

moyen de défense fut tombé en désuétude, le mot, légèrement déformé a donné "bolvert" (1509) et "bollevart" pour se stabiliser au XVI<sup>e</sup> sous la forme de "boulevard", terme actuellement utilisé pour une voie bordée d'arbres ayant remplacé les remparts, comme on peut en voir autour de nombreux villages de Provence.

Ne pourrait-on pas considérer que cette forme d'origine germanique est présente dans le domaine provençal, à Pertuis où, en 1509, une porte du village confronte le "bolvardo" le long des fossés, ainsi qu'à Cucuron où un quartier du "castrum" est nommé "Baloard" ?

En Suisse, une tour des fortifications de la ville de Fribourg est dite "Bastion Belluard". De même qu'à Lutry, au bord du Léman, le même type de défense de la ville est toujours appelé Tour "Béluard". A Morges, non loin de là, existe la "Tour du Bluard", probable contraction de "Belluard". Dans la Drôme à Livron, en 1575, la protection de la ville est assurée par un "balouard et des fossés." Ces formes évoquaient pour moi, jusqu'à présent, des "belles vardes" (bellegarde).

La porte même du château de Pontverre, ci dessus présenté, est encore appelée au XVI<sup>e</sup> siècle "Porte Belluard", ce que je serais tentée d'expliquer comme une porte "Bellegarde" soit "Bellegarde", Serait-il possible qu'à un moment donné, dans le cours du temps, "bolwerk" et "bellegarde" aient été confondus ?

Sur le terrain, d'autres lieux de Savoie évoquent une "Bonne Garde", ou une "Belle Garde" : on trouve l'évolution suivante : "Belvarde" qui est devenu "Beluard" ou "Beluarde".

"Bonnevard" ayant donné "Bonouarde" ou "Bouvard".

"Belvard" ayant donné "Bervard", "Bergarde" et finalement "Beauregard".

On retrouve donc le terme de "Béluard", ayant pu désigner soit un ouvrage de défense soit un site de garde. La formation du nom "Montbéliard" dans le Doubs semble plutôt ressortir de la deuxième hypothèse, en 1105 : "in montem Belisgardio".

Il est à remarquer que les "Beauregard" sont, la plupart du temps, situés sur des hauteurs, ce qui explique la déformation récente de "bergarde" devenu "beauregard" désignant un beau point de vue, mais doit-on y voir un ouvrage fortifié de hauteur ou une garde ?

Un "Beauregard" se trouve sur le territoire de Forcalquier : il se révèle avoir l'aspect d'un éperon barré ou oppidum, et a probablement été réoccupé par les Germaniques au VI<sup>e</sup> siècle. Il domine un coude du Beveron au Nord-Est de la ville, ( une prospection archéologique pourrait nous dire s'il s'agissait d'un ouvrage de défense ou d'une belle "garde").

Ce terme de "ward/ garde" a profondément évolué jusqu'à désigner d'autres formes de surveillance; c'est ainsi que, dans le canton de Neuchâtel, en Suisse, on trouve au XVIII<sup>e</sup> l'expression "Brévardie des vignes" pour parler de la "garde" du vignoble avant les vendanges. On peut voir l'évolution de cette fonction ainsi : Brévardie venant de Bervarde-Belvarde équivalent de Bellegarde.

Notre conclusion sera que "Beauregard" et "Vitrolles" qui n'ont apparemment aucun lien, ont, en fait en commun, une lointaine notion oubliée de leur vocation momentanée au cours de l'Histoire.

Ils montrent que l'étude historique est aussi importante que l'étude linguistique en matière de toponymie et que seule une large comparaison des noms de lieux et de leur position géographique, peut apporter quelques lumières sur ce phénomène toponymique apparemment incongru.

C. B. Bastide des Jourdans Juillet 2001

Bibliographie:

- Grégoire de Tours, Histoire des Francs ( Paris 1963)  
 L. Ch. Feffer, P. Périn, Les Francs. ( Collin, Paris 1987)  
 P. J. Geary, Le monde mérovingien. (Flammarion Paris 1998)  
 Stéphane Lebecq, Les origines franques. ( Paris 1990)  
 Pierre Piérard, La Christianisation de la France. (Paris 1994)  
 Etienne Clouzot, Pouillés des provinces d'Aix, d'Arles et d'Embrun , T.VIII, (Paris 1923)



*Le profil conique du Beauregard de Lurs . Vue prise de la route de Sigonce*

## Les "Beauregard" des environs de Forcalquier

par Jeanine Bourvéau

Depuis la rédaction de cet article par Christiane Boekholt nous avons exploré des "Beauregard" dans le Pays de Forcalquier.

Il existe une ferme de Beauregard, dans une portion du territoire de Lurs occupant curieusement une partie de la rive droite du Lauzon. Cette ferme avait attiré notre attention. Une première visite du site, sur une sorte d'épaule, n'avait rien donné d'autre que la trouvaille de nombreux fragments de tegulae (tuiles de type romain ayant été utilisées au moins jusqu'au Ve/VIe siècle), mais pas de céramique pouvant dater l'occupation.

A la suite de notre découverte de deux castra médiévaux et de l'observation de leur typologie géographique, il nous est venu à l'idée que le nom de Beauregard pouvait être, en fait, celui du piton boisé dominant les champs de la ferme, et que le toponyme, comme souvent ailleurs, était "descendu" pour désigner finalement le lieu habité et exploité.

Nous avons donc gravi les pentes abruptes du monticule, mentionné sans nom dans les cartes IGN par son altitude de 532 m.

C'est un endroit idéal pour veiller alentour. Un plateau sommital en plan légèrement incliné, d'une cinquantaine de mètres de diamètre, présente une sorte d'arête sur son rebord nord et surplombe de tous côtés des pentes abruptes qui le défendent. Cependant des replats pouvant constituer des remparts existent aux flancs de la colline assez près du sommet.

Au sommet, en l'absence de sondage, les quelques pierres éparses ne permettent pas d'affirmer une construction effective, bien que le confort du site soit évident.

Le panorama est étendu et permet la connexion visuelle avec Lurs, Ganagobie, St-Martin (du Revest) sur les hauteurs de Sigonce (qu'on ne voit pas), le "Vieux Sigonce" (aux environs des Arris). Il permet la surveillance de la vallée du Lauzon et par conséquent de la route antique et médiévale de Aulaunium (N.D. d'Aulun ou "des Anges") à Sisteron, passant par Montlaux, le riu de Sisteron, Consonoves, Mallefougasse, Chateaneuf, où elle rejoint la Voie Domitienne.

L'ancienneté de l'occupation de ce lieu est révélée, au bas du monticule, comme nous l'avons, dit par de nombreuses tegulae. Par ailleurs on note la présence de deux puits encore en eau aux environs immédiats de la ferme; il reste à rechercher la présence d'une source proche, souvent associée à ce type de site.

En conclusion, on ne peut douter que ce lieu perché ait pu être utilisé comme poste de garde et que cette utilisation soit à l'origine de son nom.

Un autre Beauregard, moins accessible, existe sur le territoire de Dauphin. M. J. M. Léouffre nous y a menés. Là encore on est en présence d'un monticule qui commande d'une part la vallée du Largue, aux environs de Dauphin, d'autre part la vallée de l'Ausselet et par conséquent la route de Forcalquier/Dauphin à Manosque, pénétrant le Luberon par le col de la Mort d'Imbert. C'était la seule route pratiquée avant la constitution, au XIXe siècle, de celle passant par Volx et qui emprunte la basse vallée du Largue.

On note donc l'importance stratégique de ce Beauregard. Il se présente, vu d'en bas et à partir du lit de l'Ausselet ou du Largue, comme un monticule conique



boisé. Il n'est facilement accessible que par sa face arrière, au sud, par un col d'une dizaine de mètres de largeur. Son sommet s'allonge sur 200 m environ en direction du Nord et s'élargit sur une cinquantaine de mètres. Il culmine, sans nom, sur la carte I.G.N. à 453 m.

Il présente l'aspect d'un éperon barré protohistorique, mais les deux murs parallèles, en grosses pierres levées, anciennement séparés par un fossé, qui le barrent, n'ont pas l'allure de murs/clapiers de cette époque. Cependant il y a bien un mur/clapier d'environ deux mètres, ne barrant pas complètement le plateau, à une vingtaine de mètres en avant des deux autres, vers le Nord, au début de l'inclinaison du plateau.

On est donc en présence d'un ensemble complexe, visiblement défensif, indatable en l'absence de sondages. Ce site, lui aussi, a manifestement servi de garde, pour les deux vallées dont il surplombe le confluent, voire de site de refuge à différentes époques ; ce qui, là encore, confirme la théorie de Christiane Boekholt.

Quant au site qu'elle évoque : le Beauregard, au sortir de la ville de Forcalquier, il surplombe le Beveron et la route de Revest-St-Martin, rejoignant le Lauzon par Sigonce, que la tradition populaire de Forcalquier désigne comme celle par laquelle sont arrivées les reliques de Saint-Mary. D'ailleurs cette route arrive encore à travers champs jusqu'aux abords du prieuré Saint-Promasse et donc du "vicus vetus", le vieux village ayant précédé Forcalquier.

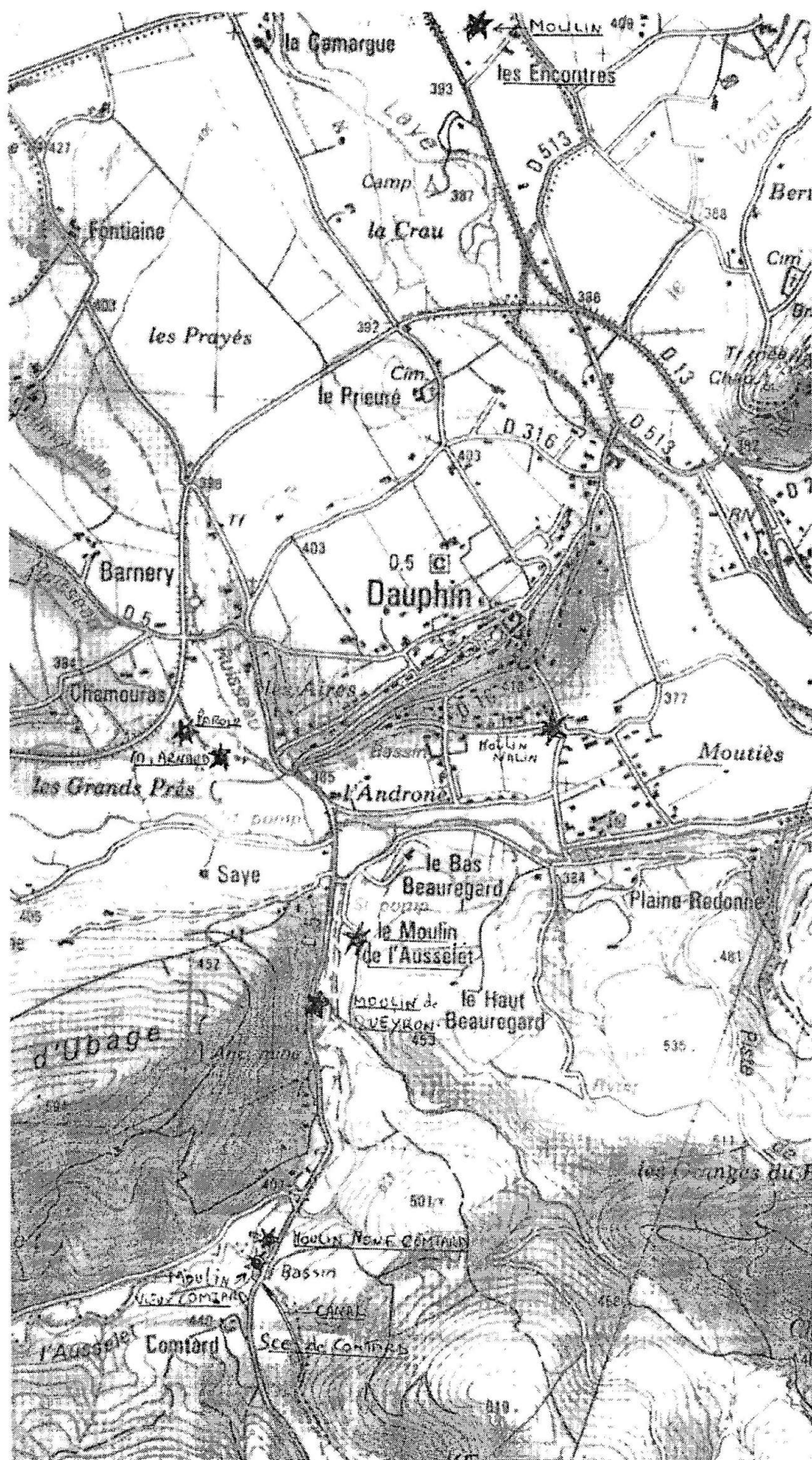
Ce "Beauregard" se présente ( vu de la route, par le sud ) comme un plateau à peu près orienté nord/sud, aux rebords abrupts surplombant la route. Des traces de murs de soutènement sont perceptibles. Quand on l'aborde par le Nord ( par les Charmels ) on voit un monticule aigu et étroit. Si l'on y grimpe, l'arête sommitale s'élargit en plateau s'inclinant jusqu'au rebord surplombant la route. Au quart nord, un mur actuellement au raz du sol, barre le plateau. Les rebords, du côté ouest, sont confortés par des murets. Des traces de constructions arasées sont visibles au sol vers le milieu du plateau. Vers le Sud-Est le sol incliné est encore cultivé.

Nul doute aussi que ce "Beauregard" surveillant la vallée du Beveron sur plusieurs kilomètres aux environs de Forcalquier, ainsi que les chemins d'accès aux Escuyers, aux Tourettes et aux Souyons, anciennes, dépendances du domaine de Saint Promace au Haut-Moyen-Âge, ait été utilisé comme "garde" du "Vicus Vetus" et des abords de Forcalquier.

Grâce à son étude, Christiane Boekholt nous a donné l'occasion d'explorer des sites qui ont vraisemblablement eu de l'importance durant le Haut-Moyen Âge et dont jusqu'à maintenant nous ignorions tout.

Il n'y a certes pas que les "Beauregard " qui ont été occupés ou utilisés, dans notre pays de Forcalquier. L' étude attentive du paysage, qui nous a permis de retrouver, tout récemment, les deux castra, connus par les textes mais non localisés, devrait nous permettre, associée aux indices des vieux textes trouvés ou relus par Christiane Boekholt, de découvrir d'autres sites médiévaux.

Jeanine Bourvéau



Carte IGN au 25/000ème avec mention des cours d'eau et des moulins  
On peut y voir aussi l'emplacement du Beauregard de Dauphin.

## Les Moulins de Dauphin

par Jean Marie Leouffre

Au mot "Dauphin", à la page 421 du "Dictionnaire des dictionnaires" en 7 volumes publié entre 1886 et 1895, sous la direction de Paul Guèrin, nous pouvons lire :

Dauphin, 577 habitants -Village de France Basses Alpes, arrondissement et canton de Forcalquier - Schistes bitumineux- Mines de lignite, gypse, source sulfureuse - Commerce de bestiaux - Moulins - Eglise en partie romane"

Il était donc reconnu que Dauphin était un pays de moulins. Moulins à eau, s'entend, puisque nous avons la chance de posséder plusieurs cours d'eau capables de fournir la force hydraulique.

On ne se doute guère aujourd'hui du rôle joué jadis par les moulins dans la vie des campagnes. Pour les paysans d'autrefois, il était primordial de pouvoir faire moudre aisément le blé de sa production. On avait ainsi de la farine que l'on pouvait soit pétrir soi-même, soit confier au boulanger.

Le meunier prélevait une part correspondant au prix de la mouture. Et la croyance populaire voulait que chacun retrouvât ainsi le goût de la terre familiale où avait poussé le blé devenu pain quotidien.

Bien sûr, Dauphin n'avait pas le monopole des moulins dans la région. Ils émaillaient les vallées, celle du Largue depuis au moins Aubenas jusqu'à la Durance, celle de la Laye de Saint-Etienne à son confluent avec le Largue, et celle de quelques ruisseaux secondaires.

Dès qu'on s'élevait en altitude et que disparaissaient les cours d'eau, sur le Luberon ou vers Saint-Michel et Banon, on utilisait des moulins à vent, qui se sont arrêtés bien avant les moulins à eau.

Au XIXe siècle, il y avait à Dauphin six moulins à farine : trois sur l'Ausselet, deux sur le Largue et un sur la Laye.

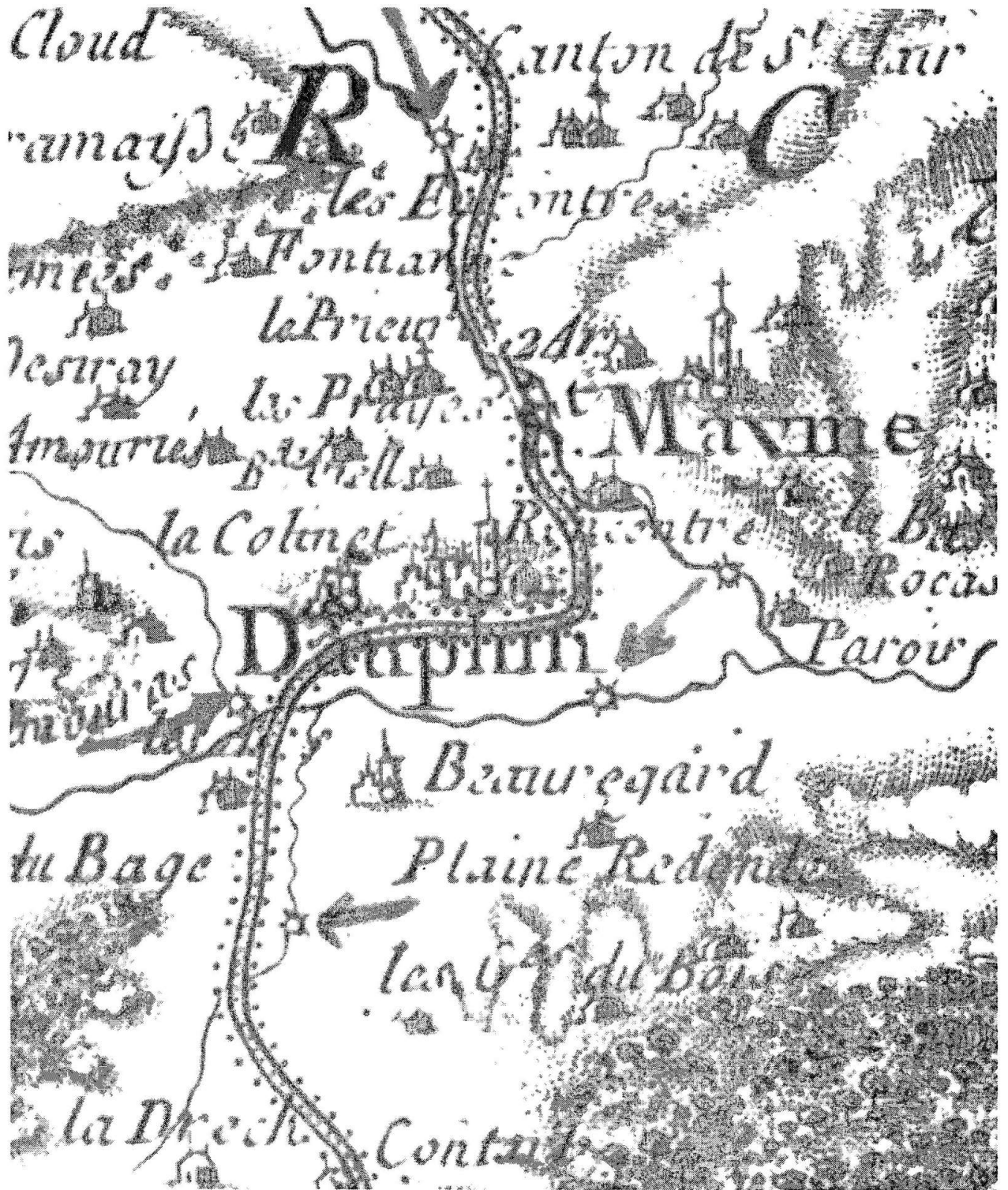
Les Moulins de l'Ausselet avaient l'avantage de fonctionner toute l'année puisque ce petit ruisseau est toujours abondamment pourvu en eau par l'importante source de Comtard. Celle-ci est encore augmentée un peu plus bas par celle du "Grabioù" qui sourd au pied de la montagne d'Escourtegeat et auprès de laquelle se trouvait naguère une petite source sulfureuse aujourd'hui ensevelie sous les éboulis qui ne cessent de dégringoler à cet endroit.

Il y avait donc trois moulins sur le cours de l'Ausselet. Le plus en amont, (en réalité sur le ravin du Clot, juste au dessus de son confluent avec l'Ausselet) appelé "Moulin neuf de Comtard" est maintenant totalement ruiné. Il se trouvait en contre bas de la route légèrement en aval du "Vieux Moulin" situé sur la rive opposée du ravin du Clot et appartenant de ce fait, à la Commune de Manosque.

Le Vieux Moulin de Comtard existait déjà en 1472 puisque cité dans un acte daté de cette année là. On ne sait plus à quelle époque il s'est arrêté, mais on a toujours dit que celui qui nous intéresse n'a été construit que pour le remplacer.....

Celui-ci utilisait l'écluse du Vieux Moulin (située à droite de la route de Dauphin à Manosque et du pont et qui sert aujourd'hui de piscine au centre de jeunes des" Deux Moulins "). L'eau de l'écluse traversait le Vieux Moulin, puis passait au dessus du ravin du Clot au moyen d'un aqueduc en





Carte de Cassini avec seuls figurés les moulins : des Encontres, Arnaud, Nalin et sur le côté droit de la route de Manosque, un moulin qui pourrait être celui dit actuellement de l'Ausselet.

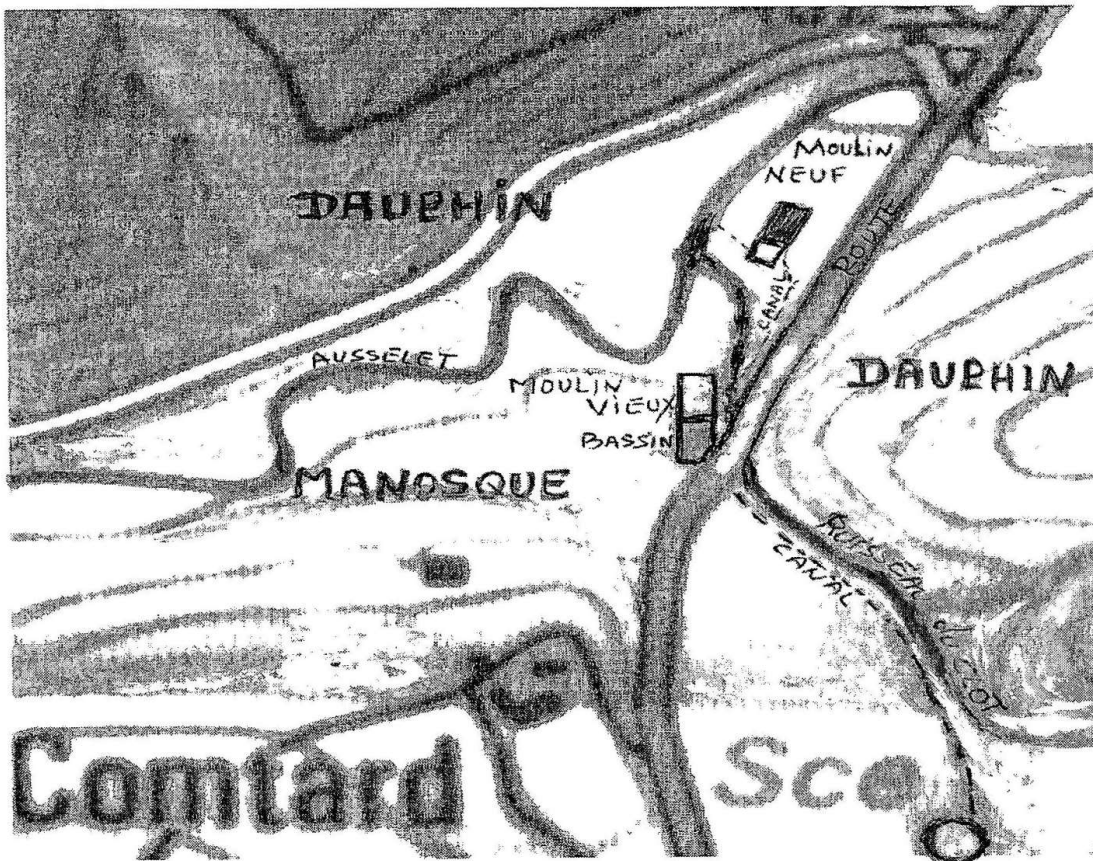
A droite de la carte on peut noter le paroiss de Saint Maime qui utilisait l'eau venant du moulin Nalin de Dauphin.



bois ( "Porto aigo" en provençal ) et arrivait à destination par un fossé qui l'amenait au dessus d'un grande roue en bois à godets d'environ sept à huit mètres de diamètre. La grande roue entraînait de magnifiques engrenages dont les dents en bois dur étaient fixées sur des rouages en fonte. Nous avons encore connu ce beau mécanisme à l'abandon à la veille de la dernière guerre alors que l'on déposait la toiture du moulin délaissé afin de n'avoir plus à en supporter les impôts ..... C'était le seul moulin à Dauphin à être actionné par une grande roue à godets.

Le dernier meunier se nommait Félix Autard dit "L'ouuncle Fèli".

Le moulin ne comportant pas de véritable logement, il habitait le "Grabiou" (à l'emplacement de la villa de Mme Nolson). Il possédait un légendaire cheval blanc, et tous deux sont mentionnés dans le "Nouvé dei Doufinen" que nous chantons encore à Noël. Il a dû arrêter son activité vers 1920 et le moulin a alors été utilisé par Gabriel Courbon pour la fabrication du plâtre jusqu'à la disparition de ce dernier en 1934.





*Dans les ruines du Moulin Neuf de Comtard, on distingue le compartiment de la roue verticale. La photo est prise à l'endroit où le canal amène l'eau "par dessus" la roue.*

Un deuxième moulin, au quartier du Queyron, était situé à gauche et en contre-bas de la route, après "Le Ruinas". Sa prise d'eau était à peu près en face du chemin de la "Bastidonne" ( Propriété Amigon ). C'était un petit moulin sur lequel nous n'avons aucun détail. L'eau de l'écluse sortait en force d'une espèce d'entonnoir et entraînait une turbine à ailettes qui propulsait tout le mécanisme. C'est d'ailleurs ainsi que fonctionnaient tous les autres moulins dont nous avons à parler. Après avoir fait de la farine, ce moulin a longtemps broyé le plâtre de Gabriel Courbon jusqu'à ce que ce dernier aille s'installer vers 1920 au Moulin Neuf de Comtard ainsi que nous venons de le dire. Le bâtiment a alors servi de bureau pour la mine exploitée un temps par M. Aresten, puis est peu à peu tombé en ruines, avant d'être restauré en 1977 et de devenir une agréable résidence avec piscine et court de tennis.

Le moulin de l'Ausselet, propriété de Mme Quesnel, sur l'autre rive du ruisseau, un peu en aval du moulin précédent a aussi joué le même rôle, mais à une époque plus ancienne. C'était en dernier lieu la propriété de la famille Rochon. L'Ecluse en a été détruite au cours de la première moitié du XXe siècle, mais le canal d'aménée de l'eau existe encore et se prolonge jusqu'au bas Beauregard chez la famille Audibert. Il allait même autrefois un peu plus loin pour les besoins de la petite usine de





*Le Moulin du Queyron. La piscine, derrière les arbres à droite, est à l'emplacement du réservoir, que l'on appelle aussi "resclausse".*



*Le moulin de l'Ausselet. La "resclausse" est derrière le talus sous le pin et les arbres de droite.*

transformation du schiste bitumineux en huile d'éclairage qui a laissé son nom au lieu dit "La Fabrique " mais dont il ne reste rien aujourd'hui. Notre génération en a pourtant connu les ruines....

Ce canal est une dérivation de l'Ausset situé juste en aval de la source du Grabioù. C'est une belle réalisation qui a nécessité notamment la construction d'un remarquable aqueduc en pierre (aujourd'hui en grande partie ruiné ) au dessus du Ravin de Chaudoue.

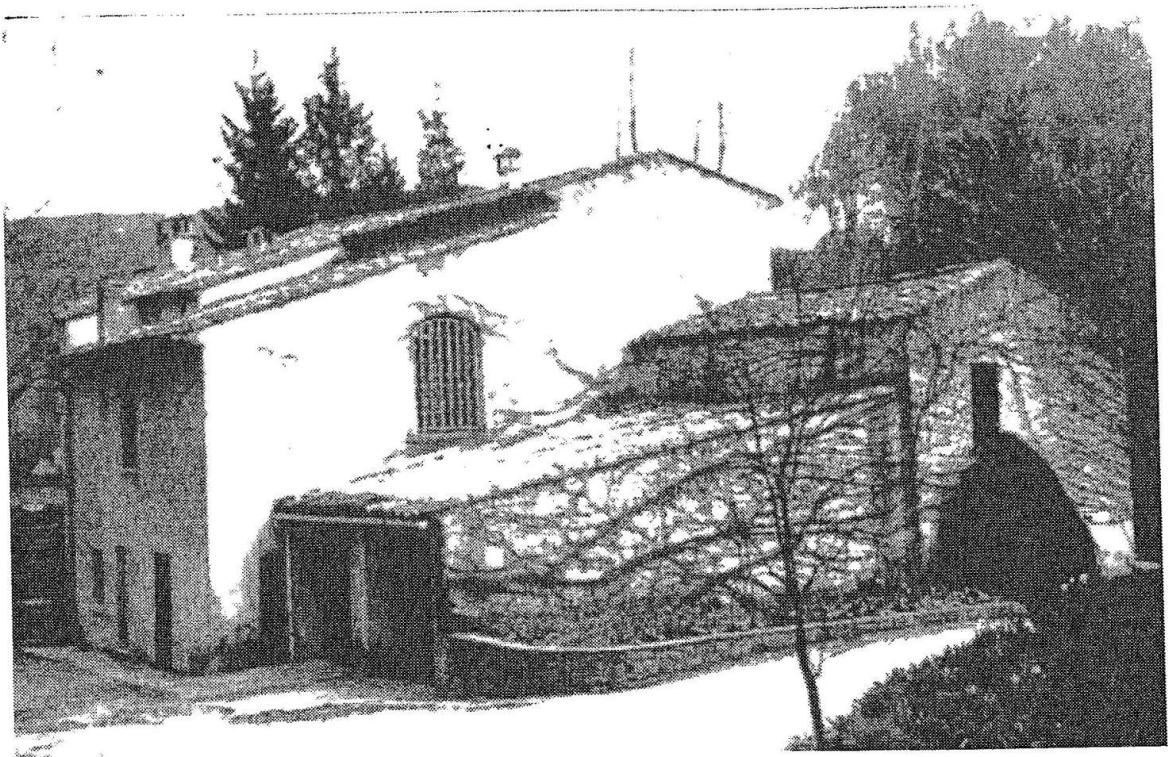
Deux moulins, plus importants et très anciens, étaient installés sur la rive gauche du Largue : le Moulin Arnaud et le Moulin Nalin.

Leur origine pourrait remonter au XII<sup>e</sup> siècle. Situés à la suite l'un de l'autre, ils utilisaient l'eau du Largue prise au terroir de Saint-Michel au dessus de Biabaux. Au passage, l'eau actionnait le foulon à drap du seigneur, ou "Paraïre" en provençal, à une centaine de mètres avant le Moulin Arnaud.

Celui-ci est le seul que nous ayons connu en activité, il s'est arrêté définitivement en 1965 où il a été vendu à M. Arminjon qui l'a transformé en une splendide maison de maître, mais qui l'a malheureusement dépouillé de tout son caractère originel.

Dans les dernières années, ce moulin ne produisait plus de farine panifiable mais seulement une mouture non blutée destinée aux animaux. On y décortiquait aussi blé et épeautre très appréciés durant la guerre alors que l'on souffrait de restrictions.

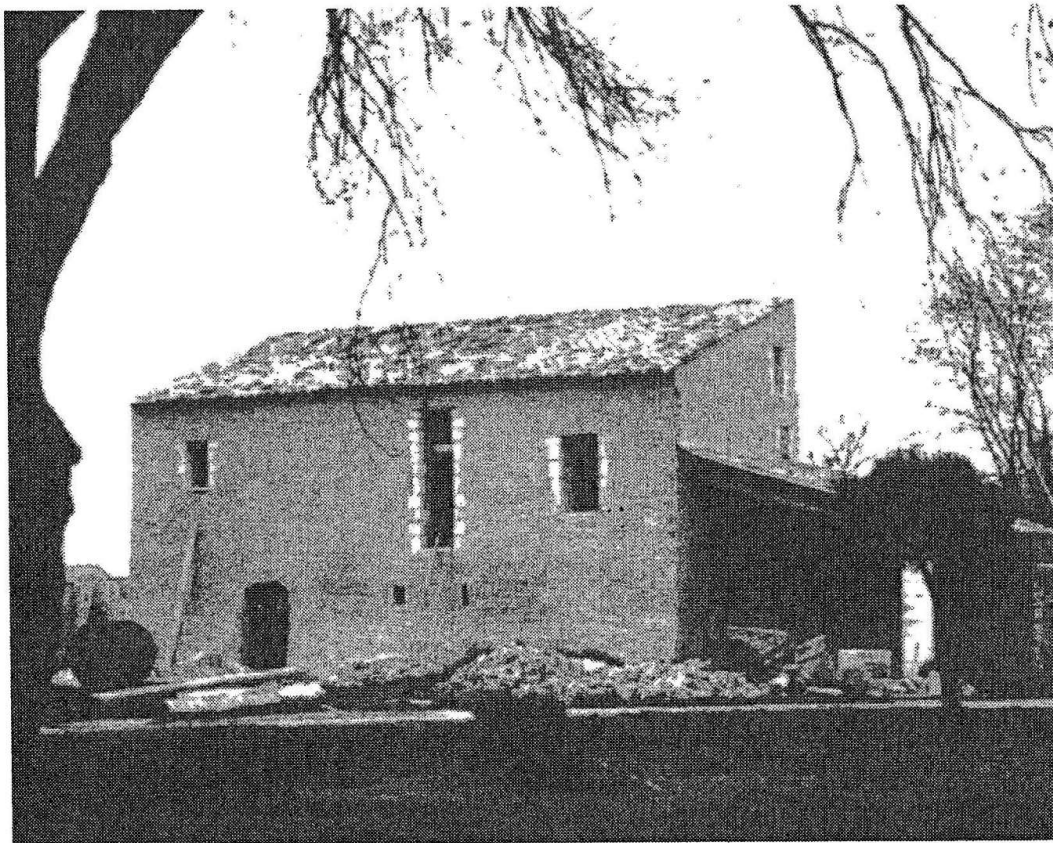
Robert Arnaud, dernier maillon d'une longue chaîne de meuniers -- dont l'origine remontait certainement au commencement même de Dauphin; la famille avait été ennoblie -- était le type du genre, tel que nous nous le représentons à travers le "Maître Cornille" de Pagnol : grand, mince, blanc de farine.



*Moulin Arnaud actuellement, l'ancienne meunerie était le bâtiment plus bas à droite.*



Lorsqu'il était jeune, il allait s'embaucher en été chez " l'Ouncle Fèli " au Moulin Neuf de Comtard dans les moments où son moulin ne pouvait tourner à plein faute d'eau, son père et son oncle (longtemps maire de Dauphin ) suffisant alors amplement à l'exploitation de leur moulin.



*Le Paroir près du Moulin Arnaud*

Le Moulin Nalin tire son nom de Joseph Adolphe Nalin, descendant d'une longue lignée de meuniers de Mane, qui l'a acquis en 1842 des héritiers du Comte du Muy, dernier Seigneur de Dauphin. Sur la clé de voûte de l'entrée est gravée la date de 1628, ( il faut lire 1623, le chiffre 3 ayant été transformé en 8 par erreur lors de la réfection des façades). Ce n'est là que l'année de la restauration ou d'une reconstruction, ce moulin étant bien antérieur au XVIIe siècle. C'était le moulin banal appartenant au seigneur. Le chemin qui y descend à partir du village s'appelle encore "La Calade " car il était pavé et régulièrement entretenu. D'ailleurs le nom de "Moutié" donné à toute cette zone pourrait avoir quelque rapport avec la mouture puisqu'il est avéré qu'il n'y a jamais eu de monastère en ces lieux.

Son canal était alimenté par l'eau de fuite du Moulin Arnaud augmenté de celle de la Rimourelle et par une seconde prise sur le Largue aménagée au dessous du confluent du Répétier ( à peu près où se trouve notre station de pompage ). Il était donc mieux pourvu que le Moulin Arnaud. Il doit s'être arrêté en 1887, année de la mort de Joseph Nalin qui, à notre connaissance, n'a pas eu de successeur, son fils aubergiste n'ayant jamais été qualifié de meunier dans tous les documents que nous avons consultés .



*Le Moulin Nalin. Le bâtiment pourrait être plus vieux que la date qu'il porte; on distingue une fenêtre à chanfrein et meneau de pierre horizontal qui pourrait remonter au seizième siècle.*

A la sortie du moulin, son bief se dirigeait vers notre stade actuel (d'où le nom du chemin) traversait la Laye et allait actionner au terroir de Saint-Maime le foulon à drap au quartier de ce nom.

Enfin, le dernier moulin de la commune était celui des Encontres appartenant à la famille Gondran et qui a travaillé jusqu'en 1925 environ. C'était le dernier d'une suite de moulins de Mane : Moulin Girard, Moulin Nalin, Moulin Richard etc.) Son eau, par un long canal établi sur la commune de Saint-Maime allait finalement rejoindre celui provenant du Moulin Nalin et se dirigeait vers le foulon, c'était le seul tributaire des eaux de la Laye.

Voilà ce qui peut être dit succinctement des Moulins de Dauphin.

Précisons que les eaux des différents canaux servaient aussi à l'irrigation, mais dans des limites très précises. Un acte de 1785 rappelle une convention de 1573 et accorde à trois riverains du canal du Moulin Arnaud "*douze heures d'arrosage par semaine entre le jeudi depuis 4 h. l'après midi jusqu'à 4 h après minuit à compter du 10 Avril de chaque année jusqu'au dernier Septembre inclusivement*". Il est précisé que les arrosants devront participer à l'entretien et au curage du canal. Il en était de même pour les prairies de l'Endronne entre les moulins Arnaud et Nalin, où seules trois "martelières" en pierres de taille étaient établies au profit de trois propriétaires privilégiés.

Ce système d'arrosage par les canaux des moulins a subsisté jusqu'en 1965 -- Puis les biefs ont été peu à peu abandonnés et, ce moyen d'irrigation a

totallement disparu avec le remembrement et l'arrivée sous pression des eaux du barrage de la Laye.

On pourrait assimiler aux moulins le foulon à drap qui appartenait au Seigneur et qui est situé juste avant le Moulin Arnaud. On l'appelle toujours "Lou Paraïre", bien qu'il ne soit plus, depuis longtemps qu'une bergerie. Il devait fonctionner encore vers 1890 lors de la construction du Chemin de Fer. En effet on a dû construire un siphon onéreux pour la traversée de la voie ferrée par le canal, de manière à garder à l'eau un niveau permettant d'aménager une chute capable d'actionner le foulon.

Cela eut été inutile si l'eau avait pû aller directement au moulin sans passer par cet établissement.

Un mot, pour terminer sur deux moulins "à sang" c'est à dire mus par une force animale : cheval, mulet, ou âne. Il s'agit là de moulins n'ayant jamais fait de la farine et qui ont seulement broyé du plâtre. L'un se trouvait à la "Grange des Vial" en bordure de la route, l'autre était à la "Bastide Neuve" et s'appelait le "Petit Moulin". Il occupait, face à la Poste, le local qui fut salon de coiffure où naguère Adrien Signoret rafraîchissait nos têtes.. Nous ne possédons aucune précision sur ces moulins dont la seule tradition orale nous a transmis le souvenir.

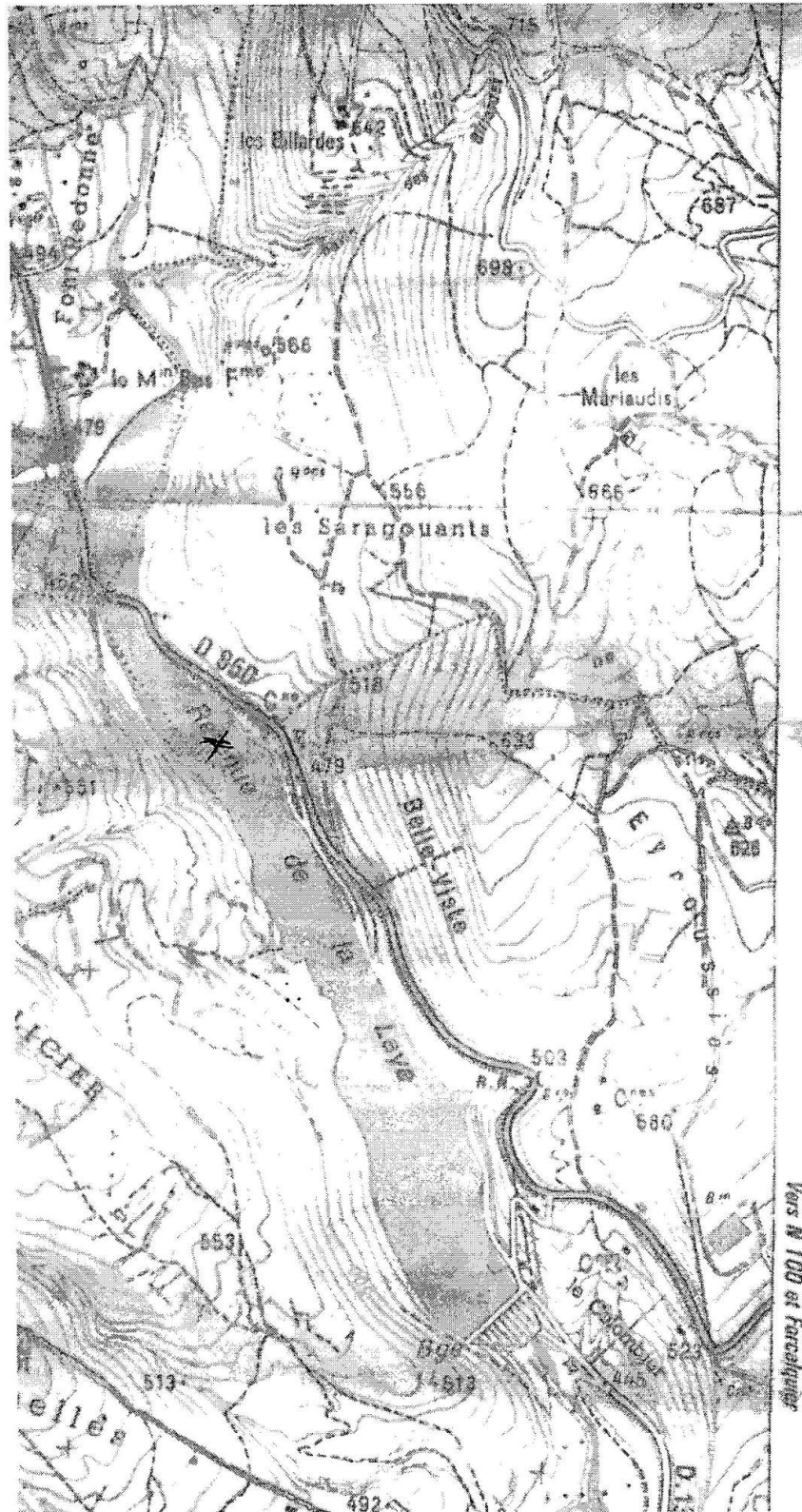
Les vergers d'oliviers de Dauphin n'étaient pas assez importants pour justifier la présence d'un moulin à huile. Les producteurs de la commune allaient faire l'huile à Mane, au moulin situé au quartier Pitaugier, et aujourd'hui ruiné.

J.M. Léouffre



*Moulin des Encontres et son canal de fuite au sortir de la chambre des eaux. Autour beaucoup de pierres taillées de canalisation en forme de U, une énorme cuve monolithe ( L :3m, l:0,90 m, h :0,60 ) qui a été utilisée pour le lavage du grain. L'aire malonée pour le séchage du grain. est aussi conservée*





*D'après carte IGN au 25/000 ème du barrage de la Lave avec l'emplacement des Sources submergées.*



<b>Une médecine pour les habitants de Forcalquier ?</b> <b>La "Source Sulfureuse" de la Laye</b>	<b>par le père Gabriel Conte</b>
---	----------------------------------

*Quand le père Conte m'a parlé de cette source, il a fait rejaillir en moi un vieux souvenir oublié des années 1947 /48. J' y avais été une fois en compagnie de mon grand' père Joseph Ravoux qui, profitant de son retour à Forcalquier après quelques mois d'absence, allait à pied, quotidiennement pendant une dizaine de jours, boire à la source sulfureuse de la Laye. J. Bourvéau*

Une source sulfureuse est indiquée sur les cartes géologiques au 1/80.000ème de Forcalquier et au 1/50.000ème de Sault, sur la route départementale N°950, en allant vers Banon, à 800 m environ avant le Moulin Bas. La carte récente du Parc du Luberon ne la signale pas. Les eaux de la retenue de la Laye en recouvrent le site presque toute l'année.

#### Redécouverte de cette source :

Depuis quelques temps, je travaille sur la géologie de Forcalquier, et j'ai été intrigué par cette source sulfureuse, j'ai posé beaucoup de questions.

Un ingénieur de la Société du Canal de Provence, M. Jean-Pierre Mori, m'a confirmé l'avoir vue en 1982, lors d'un vidange du barrage. Quant à savoir où elle se trouvait exactement, les réponses des habitués de la retenue étaient vagues et peu significatives. Plusieurs cependant me signalaient la petite source qui se trouve au Sud de la retenue, dans le virage de la route, cote 503, peu après l'entrée du poste de gardiennage du barrage.

Cette petite source nous sera utile comme nous le verrons plus loin. Ses eaux contiennent un fort pourcentage de calcaire. Elles sont pétrifiantes. On y voit des tiges végétales et des feuilles incrustées dans le calcaire et parfois des empreintes très fines de ces feuilles. Mais ce n'est pas la source dite "sulfureuse".

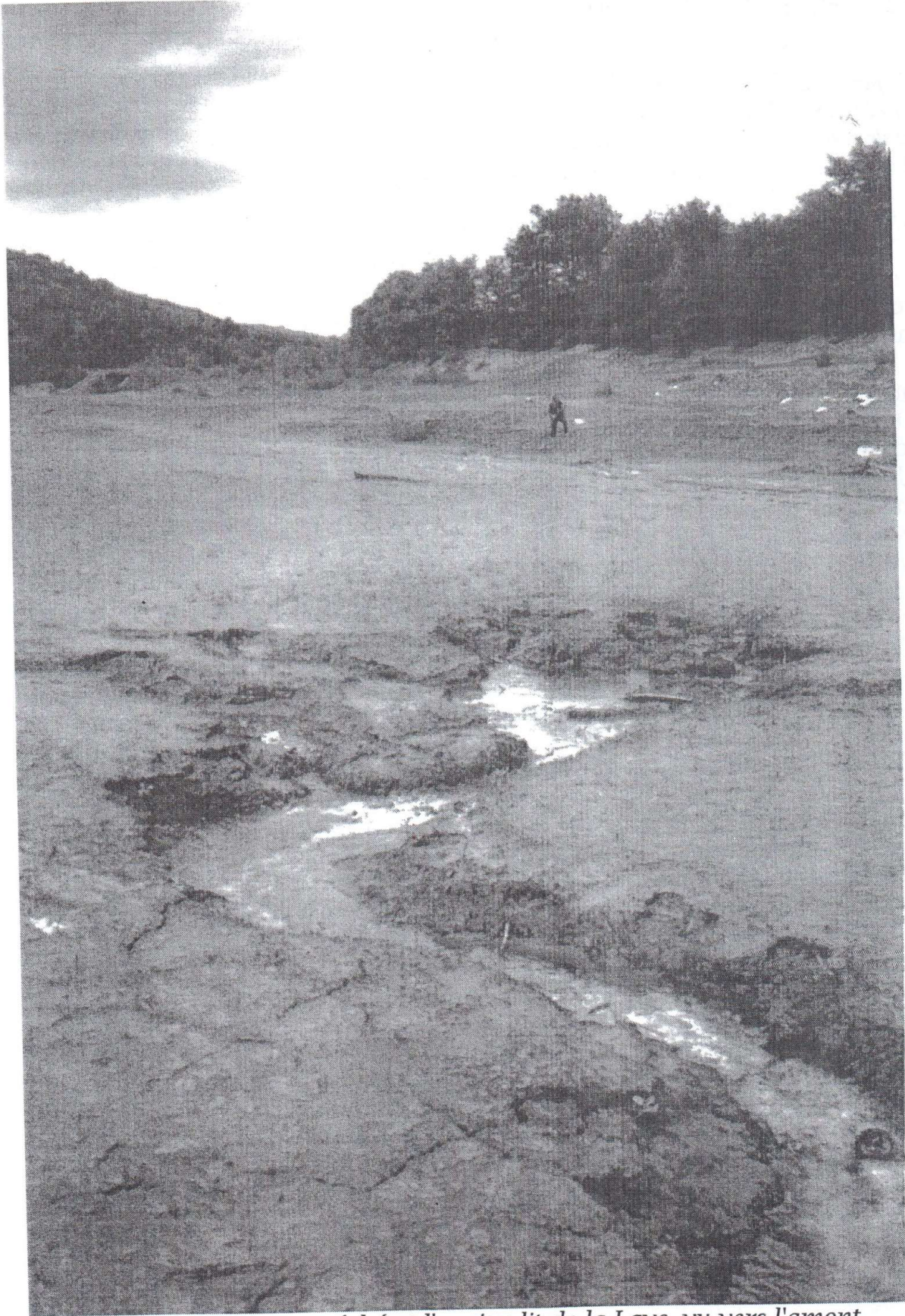
L'été 1998 ayant permis un assèchement presque total de la retenue, en parcourant dans sa partie Nord la surface ridée des alluvions, je remarquai un scintillement, c'était l'écoulement du ruisseau né de la source cachée. Elle fut vite retrouvée en remontant le lit qu'elle avait creusé pour aller rejoindre ce qui restait, là bas, des eaux de la retenue, près du barrage.

La source dite sulfureuse est donc située dans la partie Nord de la retenue, à environ 300 m. en aval du pont routier. On peut également la situer dans la retenue, plus ou moins en face du gros rocher blanc posé sur le sentier des pêcheurs, au bas du parking où se trouve la stèle "des pêcheurs".

#### Etude de cette source

Quelques jours après cette découverte j'ai rencontré Mme Jeanine Bourvéau. Elle a été très intéressée et nous sommes retournés sur le site pour le photographier. L'émergence des eaux se fait à travers les alluvions, épaisses de 80 cm. à 1m. en deux endroits distants l'un de l'autre d'une vingtaine de mètres. De plusieurs orifices sort une eau claire, avec un léger bouillonnement. Mais elle n'avait pas l'odeur caractéristique d'hydrogène sulfuré que l'on attendait. Cependant on remarquait la présence de filaments blanc-laiteux, des algues qui vivent dans ces eaux ( thiophages qui mangent le soufre). M. Mori avait noté, lui "la présence de bactéries soufrées repérables à leur couleur rouge-rouille."





*Dans le barrage asséché et l'ancien lit de la Laye, vu vers l'amont, le jaillissement de la source sulfureuse de la rive droite*



### Analyse des eaux:

Nous avons pu faire un prélèvement de ces eaux . Elles ont été analysées par le Laboratoire Régional du Sud-est de la Saur-France, à Nîmes. Voici les résultats dans ces tableaux. Ils permettent dans une première partie (A ) la comparaison avec l'eau distribuée aux habitants de Forcalquier et de Nîmes. Les valeurs des éléments minéraux sont exprimés en milligrammes par litre (mg/l).

La deuxième partie du tableau (B) donne l'analyse, d'après les étiquettes, des eaux de boissons mises dans le commerce. Comme on le voit certaines de ces eaux sont de véritables médicaments, il est prudent de ne les consommer qu'après une prescription médicale !

A	Sulfates	Calcium	Sodium	Potassium	Magnésium	Chlorures	Nitrates	Bicarbonates	Fluor
Laye									
Source sulfureuse	106	128	7,7	1	20,3	6	3	302	0,3
Source virage	13								
Forcalquier 28/08	24,5	102,5	2	0,4	6,7	3,4	0,9	183	0,117
Nîmes 12/07	53	82,9	10,7	1,69	8,6	16	7,9	220	0,16
B									
Font. dela Reine									
Haut Languedoc	0,6	3,2	2,8	0,35	0,5	3	5	7,5	traces
Volvic	6,9	9,9	9,4	5,7	6,1	8,4	6,3	65,3	
Evian	10	78	5	1	24	4,5	3,8	357	
St-Yorre	174	90	1708	132	11	322		4368	9
Vittel	306	202	3,8		36		4,6	402	0,28
Contrex	1187	486	9,1	3,2	84	8,6	2,7	403	
Hépar	1479	555	14		110		2,9	403	

### Origine des sulfates

D'où proviennent ces sulfates qui apparaissent dans cette source, 106 mg/l., alors que à quelques centaines de mètres se trouve une source qui n'en contient que 13 mg/l. ?

Si nous examinons sur une carte géologique au 1/50.000ème de Sault ou celle du Parc du Luberon au 1/100.000ème, la nature des roches qui composent les bords de la retenue dans sa partie Nord, nous remarquons en lisant les notices qu'il s'agit de couches sédimentaires déposées dans un lac : calcaires de Vachères, marnes de Viens, calcaires et marnes de Sigonce-Asson. Ces couches se sont déposées là au cours de l'ère tertiaire, durant l'Oligocène, entre 30 et 23 millions d'années. Dans ce lac le bois et autre produits végétaux, transportés par les torrents de l'époque, se sont transformés en "lignite", un charbon de valeur modeste mais qui contient 3 à 6% de soufre.

On pense que les eaux de la source dite sulfureuse proviennent des calcaires de Vachères. Ceux-ci sont feuilletés, avec des passées marneuses comme on peut le voir près du pont autour de la stèle funéraire élevée à la mémoire de l'Abbé

Marini. Ces calcaires sont surmontés par les marnes et calcaires de Viens-Sigonce-Asson où furent exploités au siècle dernier à une dizaine de km. d'ici, les veines ou niveaux de lignite du bois d'Asson à St-Maime. Les eaux souterraines traversant ces couches, des réactions biochimiques libèrent le soufre et ses composés, les sulfates en particulier.

Ceux-ci apparaissent à l'émergence de la source. Au contraire les eaux de la petite source du virage (cote 503) proviennent du calcaire de Reillanne où le lignite est plus rare, sinon absent, la teneur en sulfate est donc faible.

#### Pourquoi la source dite sulfureuse ?

Les rapports d'analyse indiquent comme limite de la qualité d'eau potable pour les sulfates 250 mg/l., la source dite sulfureuse est à 106 mg/l. Elle est plus sulfatée que les eaux distribuées par les communes, mais elle n'est pas sulfureuse à parler strictement. Près d'elle, avant la création de la retenue, avait lieu la fête du parti communiste. Plusieurs habitants de Forcalquier et des environs se souviennent avoir bu de cette eau sans avoir été incommodés.

M. Paul Bonaiti de Ganas (Ongles ) l'un des responsables de la "Société de pêche" connaît le site depuis longtemps. Il nous a apporté un témoignage sur la présence de petites sources ou points d'eau sulfureuse. Il les situe plus en aval, 2 ou 3 au milieu de la retenue, et sur les bords de la rive droite. Il se souvient de "suintements " et de trous d'eau où des personnes souffrant de maladies de peau venaient se laver. Tout cela a disparu lors de la création de la retenue soit par colmatage, soit sous les éboulis.

Après la création de la retenue, ayant l'intention d'installer près du barrage, dans un canal dit de "débit réservé", un élevage d'alevins de truites, il en fut dissuadé. Des odeurs et des colonisations roussâtres au bord des eaux trahissaient une présence d'hydrogène sulfuré ( $H^2S$ )

M. J.P. Mori dans sa lettre citée plus haut avait noté l'origine connue de l'hydrogène sulfuré à partir des sulfates, dans les eaux surchauffées en été, en présence de bactéries.

Ainsi pourrait se comprendre la dénomination de la source dite sulfureuse. Ses eaux dès leur jaillissement, puis sur leur parcours, se mêlaient aux autres (?) et plus ou moins stagnantes subissaient de nombreuses transformations chimiques jusqu'à produire de l'hydrogène sulfuré.

*Question de J. Bourveau : Père Conte, je ne comprends pas bien, puisqu' il est prouvé par des analyses que la source contient 106 m/l de sulfates (contre 24 pour les eaux ordinaires de Forcalquier ) Pourquoi devrait-on contester sa qualification "sulfureuse" et l'expliquer par une transformation chimique ultérieure, alors que l'on a plusieurs témoignages de ses vertus médicinales et de son innocuité, ce qui ne serait probablement pas le cas dans une transformation sulfureuse biologique à l'air libre ?*

*Réponse du père Conte : L'attribution de l'adjectif sulfureuse à une eau est une appréciation relative, je l'accepte volontiers. Dans mon texte j' hésite, mais quand je vois et vous les avez vus aussi, les filaments blancs des algues thiophages, semblables à celles de Saint-Martin les eaux, alors notre source peut être dite sulfureuse.*



Récréation studieuse :

Les fossiles:

Y-a-t'il des fossiles dans ces couches? Bien sûr ! Des gastéropodes, c'est à dire des "escargots" ayant vécu dans les lacs et leurs bordures, Linnée, qui ressemble à un petit fuseau dodu, Planorbe et Hélix, comme un escargot d'aujourd'hui. Ces fossiles sont très souvent écrasés.

La pêche :

Il y a des familiers de la retenue, les pêcheurs, et la variété de leurs prises, et quelques concurrents ailés.

Voici la liste des espèces de poissons présentes dans la retenue d'après M. Paul Bonaiti : Brème ( variété bordelière ) ablette, gardon, carpe, brochet, rotengle, chevesne, grémille, perche-soleil, goujon, truite arc-en-ciel, sofies .

Sont présentes également des écrevisses, que je pense être d'une espèce américaine (Cambarus affinis), des moules d'eau douce de grande taille ( Anodonta Cygnaea L. ), les hérons se régalent de ces dernières . Quelques cormorans sont très gourmands de poissons ainsi que des mouettes qui viennent s'abattre sur les eaux de la retenue .

Père Gabriel Conte,  
Janvier 2002



*La source sulfureuse, rive gauche, dans l'ancien lit de la Laye.  
Au dessus du Père Conte le pont qui traverse la Laye en amont du barrage.*

## L'église Saint-Alban retrouvée.

par Jeanine Bourvéau

Dans son historique de Forcalquier Jean Yves Royer cite des églises qui dépendaient du chapitre de la concathédrale de Forcalquier. Certaines sont sur des sites localisés, même si les édifices ont disparu, comme St-Nicolas, mais pour Saint-Alban, J.Y. Royer la dit perdue.

Niozelles nous a déjà étonnés car elle possède 3 châteaux :

- La motte castrale du Xe/XIe siècle, magistralement fouillée sous la direction de Daniel Mouton ,
- Un château du XIIIe dont il reste une tour ronde et des murailles, au sommet de la colline du Vieux Village déjà déserté fin du XIVe .
- Le château bâti par les seigneurs de Glandevès au XVIIe près duquel s'est construit le village actuel

Mais un nouveau site médiéval a été découvert, par hasard, au cours d'une recherche du tracé de la Domitienne. Une cultivatrice m'indiqua un emplacement où se trouvait des tuiles romaines (dites "sarrasines" et en archéologie "tegulae"). Le tout petit champ désigné comportait des tuiles, certes, mais surtout des monceaux de tessons de poteries médiévales, qui ont pourtant la réputation d'être rares. Il est vrai qu'étant constituées de terres cuites en atmosphère réduite, elle sont grises ou noires, bleutées ou blanchâtres, et attirent moins l'oeil que les rouges orangé, beiges ou jaunes antiques que l'on repère aisément..

Des voisins intrigués par mon ramassage, et renseignés sur l'intérêt de cette céramique me montrent alors une "pierre sculptée" sortie de leurs murs par un maçon, et qui s'avère être un chapiteau encore inconnu.

Leur maison, sur le cadastre napoléonien est nommée "Chapelle Saint-Alban" et la tradition de Niozelles mentionne un religieux ermite qui y vivait au XVIIIe et était chargé de faire l'école aux enfants de Niozelles.

La carte des Cassini nomme ce secteur "Canton de St-Alban". Il est situé à en limite de Forcalquier et se trouve entouré de riches terres agricoles et de bois.

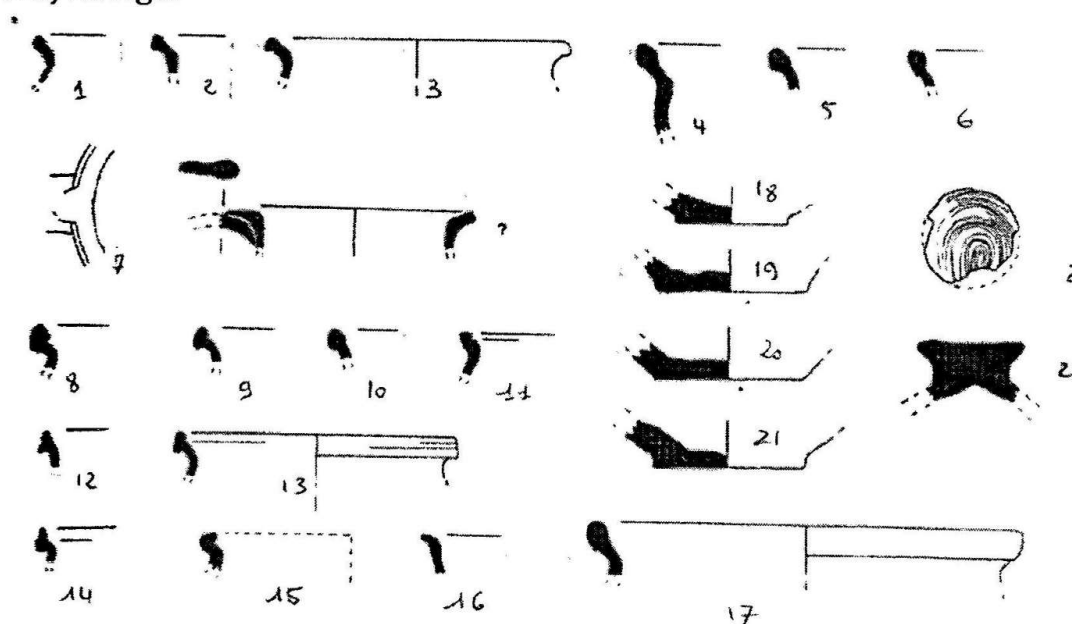
Plus de 2000 tessons, ont été recueillis en surface, dans les sillons de ce champ de 500 m<sup>2</sup> environ, dépotoir bimillénaire de l'habitat situé juste au dessus. On y a trouvé :

- Des tessons dits "indigènes" protohistoriques (en très petite quantité), en terre cuite non tournée, à gros grains de dégraissant.
- Des tessons de l'antiquité et de l'antiquité tardive ( Sud-gauloises, claires B et luisantes, engobées communes claires et des D.SP.
- Des tessons du Haut-Moyen-Âge (VIe siècle/ VIIe), qui ont été dessinés, pour ceux qui comportaient des éléments notables permettant leur identification : bords des cols, fonds, bouton de couvercle, anses,
- Une majorité importante de tessons ( Xe /XIe), ce qui rendait cette découverte encore plus intéressante, puisqu'ils datent de la même période que ceux retrouvés par D. Mouton au cours de la fouille de la motte castrale de Niozelles, ils attestent un hameau contemporain.

Avec Daniel Mouton, nous avons dessiné les tessons médiévaux les plus intéressants. Ces tessons ont été étudiés et datés au L.A.M.M. (Laboratoire d'Archéologie Médiévale-faculté d'Aix )

Nous en reproduisons les profils retenus :

Ce premier tableau représente des tessons de l'Antiquité Tardive et du Haut-Moyen-Age.

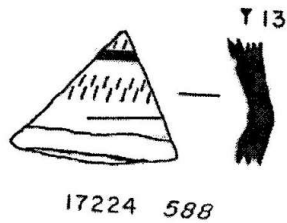


N°	type	siècles
1	Bord proche du type A1	V-VIe
2	Bord proche du type A1	V-VIe
3	Bord proche du type A1	V-VIe
4	B3	V-VIe
5	Bord épais proche du type B	VI-VIIe
6	Bord G ou H	Vers VIe
7	Bord proche du A2	V-VIe
8	Variante A6	VI-VIIe
9	Bord G	VI-VIIe
10	Bord G	VI-VIIe
11	A1-A2	V-VIe
12	A10	VIIe
13	Proche A4-A6	VIIe
14	Variante B 12	V-VIe
15	A 12	V-VIe
16	Petite forme ouverte de type inconnu	Haut Moyen Age ?
17	Forme B (B3 ?)	V-VIe
18	fond	V-VIe
19	fond	V-VIe
20	fond	V-VIe
21	fond	V-VIe
22	Bouton de couvercle	V-VIe

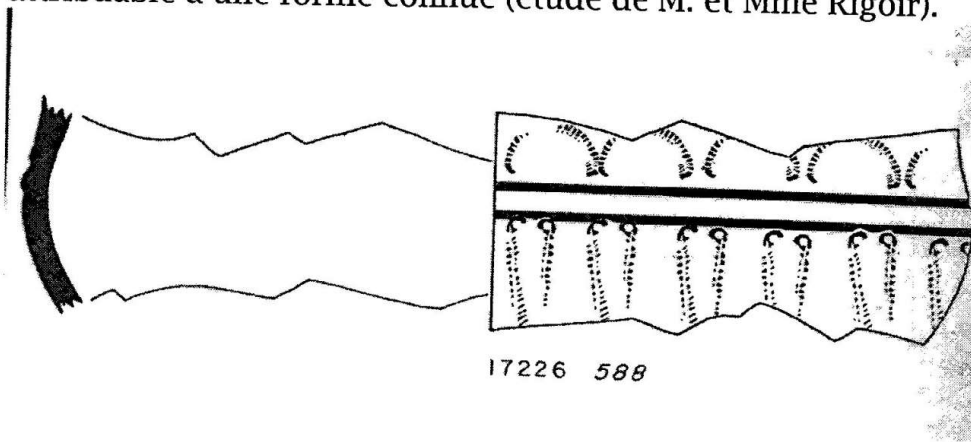


Des DSP ( Dérivées des Sigillées, Paléochrétiennes ) à pâte fine, lisse et gris clair, dont les décorations ont été étudiées par M. et Mme. Rigoir, spécialistes de DSP, qui en ont établi une classification afin de retrouver leurs origines :

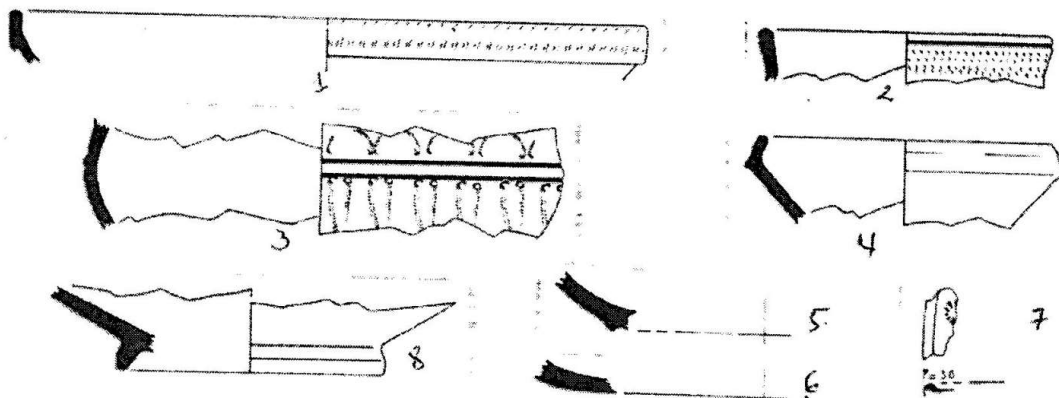
- Un col ( f. 18 ) guilloché - 2ème moitié du Ve? - vraisemblablement d'origine marseillaise,



- Une panse globulaire décorée d'arceaux de palmettes inédits auxquels on a attribué des numéros ( arceau 4885 et palmette 4886) ne paraît pas être attribuable à une forme connue (étude de M. et Mme Rigoir).



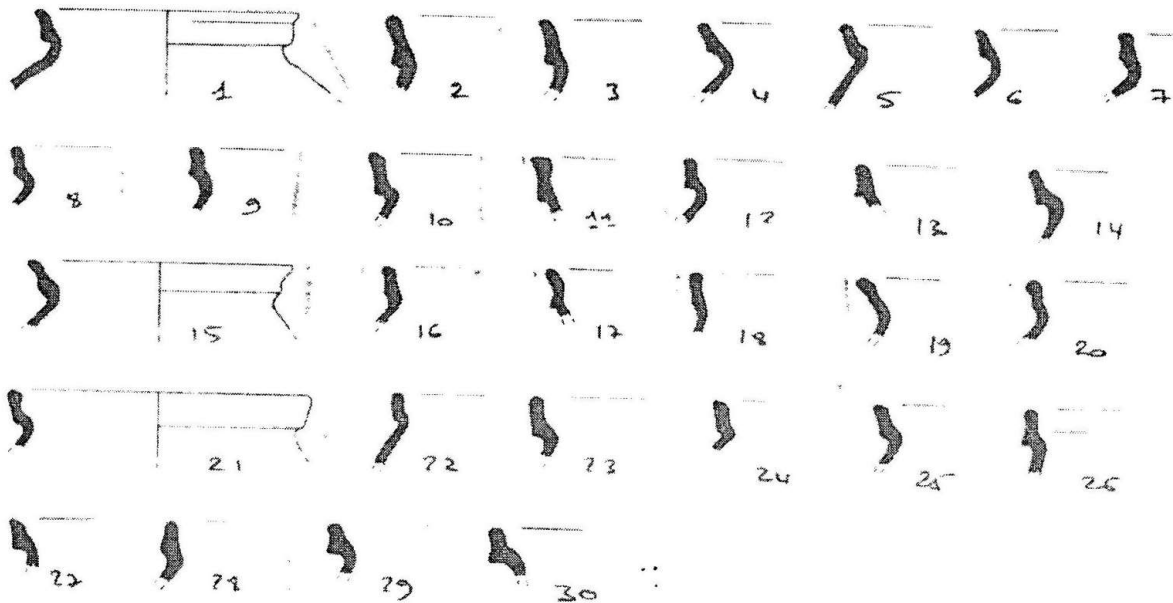
D'autres tessons attribuables à l'antiquité tardive, sont en céramique plutôt gris-clair, voire gris-bleuté avec décors. On y retrouve des Dérivées des Sigillées Paléochrétiennes.



De cette époque aussi a été retrouvé un fragment de pierre ollaire dans laquelle on fabriquait des vases monolithes.

-On a aussi trouvé des éléments de poteries dont la pâte est constituée d'une couche rouge entre les deux couches noires de surface. Étudiées par J.P. Pelletier, il les attribue aux productions d'Apt du VIIe siècle.

Les céramiques communes grises sont classiques et abondantes pour la période des Xe/XIe, semblables à celles de la motte.  
Ce sont des pots à fonds bombés, sans anses, ni bec verseur, ni décor. avec bords à bandeau (N° 1 à 30)



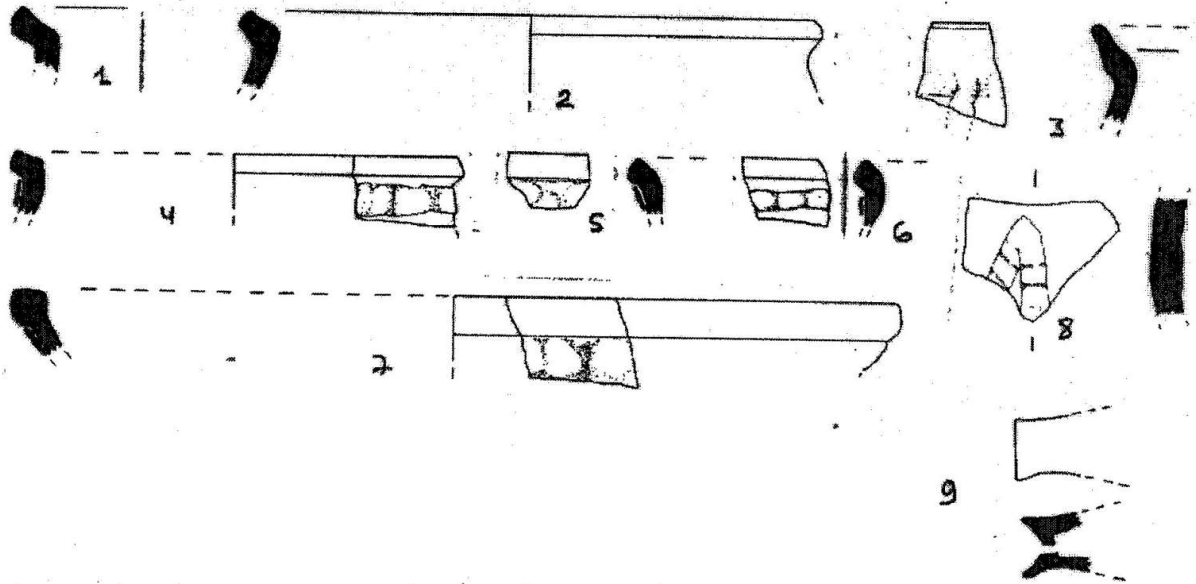
Dans la même catégorie de céramiques communes des Xe/ XIe siècles :

- Exemples de pots à bords simples N° 31 à 52
- Le N° 54 appartient à une forme indéterminée.
- Tessons décorés. Le N° 55 décoré à la roulette n'a pu être attribué à aucune forme
- Exemples des profils d'anses rubanées N° 56 à 61:



Ci-dessous :

- Tessons de grandes jarres de stockage N° 1 à 8. (Elles ont les diamètres entre 19 et 37 cm.) Cinq d'entre eux sont décorés de cordons rapportés façonnés au doigt.
- Le N° 9 est un embout de trompe d'appel.



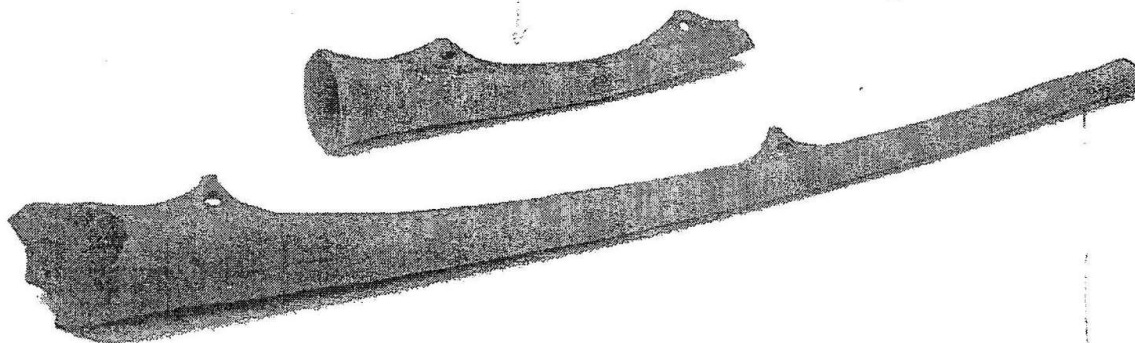
- Des becs pontés et des becs pincés ont aussi été retrouvés non dessinés car trop fragmentaires.

Pour donner une idée du type de pots auxquels ces tessons appartenaient voici des modèles de la motte de Niozelles (Nb : becs pontés et anses rubanées.)





Et voici à quoi ressemblait une trompe d'appel. Ici ce sont des trompes du XIIIe siècle : les trompes de Faudon que l'on peut voir au Musée de Gap.



*Ces deux photos sont extraites de "Terres de Durance, céramiques de l'Antiquité aux Temps Modernes" édité par les musées de Digne et de Gap, catalogue de l'exposition du même nom, organisée à l'occasion du VIe congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée . AIX 1995.*

**Le chapiteau découvert** a été daté du XIe siècle par Mme Demians d'Archimbaud. Il semble avoir été retaillé pour son emploi. C'est probablement un chapiteau de pilastre, une seule face est décorée.

Ses dimensions : hauteur 0,42m, largeur 0,43m, épaisseur 0,37m.  
la partie avant est sculptée sur une épaisseur de 0,05m, le bandeau inférieur est de 0,17 m, le bandeau supérieur 0,25m.

Ce qui reste du premier bandeau, un rang de feuilles d'acanthé en guise de corbeille très altérée, s'inspire des chapiteaux corinthiens .

Le deuxième niveau est constitué de deux palmes divergentes, dont le rebord supérieur est souligné par des côtes parallèles. Elle semblent issues d'une sorte de caulicole qui relie les deux niveaux.

Les palmes semblent incomplètes et retaillées sur leurs bords latéraux.

Le fleuron au centre est une sorte de fleur à huit pétales.



Dans les environs immédiats un autre chapiteau de la même époque, sculpté sur toutes ses faces, présente des côtes parallèles, c'est celui de St-Jean des Fusils qui se trouve dans l'église Haute de Saint-Michel-l'Observatoire. Ses côtes forment une croce, le fleuron est à six pétales. Il ne comporte pas de feuilles d'acanthé et ses dimensions sont bien inférieures à celui de Niozelles .

Donc notre Saint-Alban a dû être le centre d'un beau domaine agricole (encore existant bien que morcelé ) appartenant au chapitre de Forcaquier, comme il apparaît dans des chartes de St-Victor de 1155 et 1179, mais qui a dû exister bien avant puisqu'on a un chapiteau du XIe.

Il y avait donc, au moins dès la fin du Xe, un pôle civil qui va se fortifier sur la Motte et, de l'autre côté du Beveron, le pôle religieux centré sur la chapelle Saint-Alban, avec un habitat, qui de toutes façons a précédé l'installation de la Motte. On en a la preuve par les tessons datés des V/VIIe siècles et par le vocable de la chapelle, dont les premiers exemples apparaissent dès le Haut-Moyen-Âge.

Ce domaine appartient à des religieux, ce qui explique son indépendance relative par rapport aux autres habitats de Niozelles qui eux, sont proches des deux sites castraux médiévaux cités plus haut et associés à des édifices religieux : Ste-Marie (l'église vieille" de la ville Vieille ), Saint-Marcelin, avec zone funéraire, non loin de la motte castrale, où, là aussi, on a des preuves d'utilisation de la zone funéraire dès l'antiquité tardive, bien que l'emplacement de Saint Marcelin soit inconnu.

Notons, pour finir de broser ce tableau de Niozelles au moyen âge, que la Voie Domitienne, continuait à être utilisée (Chemin Seynet). Elle est identifiée parfaitement jusqu'au col du Tatet et la ferme de la Rochette, ensuite son tracé est supposé être dans le vallon au nord de la colline dite "Eglise Vieille". Elle est de nouveau localisée entre la ferme Paul et N.D. des Anges ( l'Aulonium antique), sur le territoire de Lurs.

Mais récemment j'ai pu voir les photos de coupes de terrain faites à l'occasion du creusement de la piscine du moulin du Carlet à Niozelles. Elles montrent l'empierrement et les recharges successives du chemin, de Niozelles à Pierrerue, qui passait devant le moulin après avoir franchi le gué, maintenant remplacé par un pont fondé sur de "grosses pierres" de l'ancien gué m'a précisé M. Léopold Jean.

On a, là encore, raté l'occasion de surveiller ces différents travaux qui auraient pu apporter des certitudes sur la Domitienne.

Mais celle-ci passe, de toutes façons à proximité du site de St-Alban, non loin de son croisement ( col du Tatet ) avec la route de crête, certainement ancienne, de la Roque (Villeneuve) à Forcalquier. Il est probable aussi qu'elle a été doublée au moyen âge, par un autre chemin, maintenant effondré, qui passait justement par St-Alban et sous les remparts au sud de Ville Vieille ("Tour ruinée"). Il rejoignait, par un autre gué du Beveron, la crête du Niozelles actuel en direction de la motte castrale et de St-Marcellin. L'absence de fouilles sur ces différents sites nous laissent dans l'incertitude.

### Pourquoi donner ici tant de détails sur des tessons ?

- D'abord pour faire comprendre l'importance de l'archéologie médiévale qui en est à ses débuts par comparaison à l'Archéologie préhistorique et antique.
- Ensuite parce qu'il est faut de publier ce que l'on a trouvé. Des chercheurs seront peut-être interpellés par ces détails et sauront où ils peuvent voir ces tessons. (*Conservation provisoire à Forcalquier, s'adresser à J. Bourvéau à l'adresse de l'association*).
- Puis pour faire comprendre que le moindre tesson peut "parler" à des spécialistes comme ceux du L.A.M.M. Ainsi, les ramasseurs de tessons et les possesseurs de collections privés non publiés les privent de renseignements.

L'exemple local d'une collection privée, comportant parmi d'autres, de nombreux tessons médiévaux encore jamais évalués, venant d'une multitude de sites du Pays de Forcalquier est gelée pour des raisons de succession.

Il faut tout de même dire que, si le travail personnel d'observation et de réflexion peut-être l'objet de droits successoraux, le matériel retrouvé ne peut, lui, être considéré comme un bien propre, d'autant qu' une grande partie de ce matériel a été donné à l'intéressé par d'autres découvreurs.

La critique est valable pour les utilisateurs de détecteurs de métaux et donc préleveurs de pièces ( pas seulement de monnaies) archéologiques. Ils pensent être dans leur droit, appuyés par des revues vivant des publicités pour les appareils détecteurs, en prospectant sur des sites non protégés ou pas encore mentionnés dans les Atlas Archéologiques.

Mais ils ont l'obligation, jamais observée, de déclarer leurs découvertes au Service Régional de l'Archéologie. Toutes ces rétentions d'informations sont autant d'obstacles à tresser l'histoire de notre "Pays".

### Remerciements à :

**Daniel MOUTON** pour communications des dessins de tessons "remis au propre" et de ses explications .

**J.P PELLETIER** pour les identifications des tessons.

**M. et Mme Yves RIGOIR** pour leur étude et leurs dessins

Aux membres du L.A.M.M. pour leur amabilité envers une "non spécialiste".

**M. et Mme GIRAUD, M. et Mme. SAVORNIN**, sans qui cette étude n'aurait pu exister

### *Le décès de Pierre Carrias*

*La perte de M. Pierre Carrias, notre vice-président, membre fondateur, a douloureusement touché notre association. Monsieur Carrias avait une grande générosité et une grande modestie. Il a fait bénéficier notre association de ses qualités de bon sens, droiture, de la finesse de ses conseils, mais aussi de son humour très apprécié .*

*Avec sa famille, il avait donné à l'association les droits de reproduire le manuscrit de son père Eugène Carrias, récit de guerre que nous avons édité.*

*Il a toujours complètement soutenu et épaulé notre association et son soutien et surtout son amitié vont beaucoup nous manquer. Nous allons essayer de continuer dans le même esprit et lui faire honneur d'avoir participé à la création et à la vie de cette association.*

*Photo de couverture : chapiteau inédit du XIe siècle provenant de la chapelle Saint -Alban à Niozelles. (collection privée )*

*Toutes les photos, y compris celle de couverture (sauf celles de la page 28 et 29 légendées), sont au crédit de L'Ass. Patrimoine du Pays de Forcalquier/ Jeanine Bourvéau*

*Remerciement à Mme Jeanne Mairie Nalin et M. Pierre Bourgoïn pour relecture.*



## PATRIMOINE DU PAYS DE FORCALQUIER

Association loi 1901 J.O 04/50 du 17 janvier 1996  
40 rue Marius debout 04300 Forcalquier  
Téléphone : 04 92 75 00 96

Crée en Janvier 1996 cette association s'est donné pour buts de veiller et d'aider à la conservation des éléments de notre patrimoine, qu'il s'agisse de sites ou d'objets archéologiques, d'objets d'art, de mobilier, de livres anciens, de monuments ou de constructions. Son territoire d'intérêt est le Pays de Forcalquier, avec une attention particulière pour le canton de Forcalquier.

L'action de l'association se développe de différentes façons :

Elle organise : expositions, conférences, visites de sites, mettant ainsi en valeur des éléments du patrimoine.

Elle favorise les recherches et les publications s'y rapportant.

Elle détecte les éléments nécessitant une protection et alerte les services compétents.

Elle participe à des inventaires, des photos, des études pour aboutir à des classements.

Elle agit en partenariat avec d'autres associations ayant les mêmes motivations ou objectifs.

Elle est rejointe par des personnalités d'origine professionnelles diverses mais complémentaires, toutes profondément attachées à cette région par naissance ou par adoption.

Elle observe une stricte neutralité politique ou religieuse.

### Publications ( tous les bulletins sont illustrés de dessins ou photos inédits )

Bulletin annuel du Patrimoine N° 1 1998 : 3 Euros

Bulletin annuel du Patrimoine N° 2 1999 : 3 Euros

Bulletin annuel du Patrimoine N° 3 2000 : 3 Euros

Bulletin annuel du Patrimoine N° 4 2001 : 3 Euros

Bulletins spéciaux du Patrimoine du Pays de Forcalquier publiés à l'occasion de l'exposition sur la Grande Guerre vue de chez nous :  
"Des Bas-Alpins dans la tourmente "

N°1 L'Usine de Saint-Auban - Les chasseurs Alpains. Novembre 1998

N°2 L'Ambulance militaire de Forcalquier - Le Service de Santé aux Armées.  
L'Ouvroir de Forcalquier - Novembre 1998

N°3 Les prisonniers français en Allemagne - Les prisonniers allemands en France - Les réfugiés - Mai 1999.

N°4 La mobilisation - Le remplacement des hommes - Pénuries, rationnement, restrictions. Mai 1999

N° 8 Récit de guerre d'Eugène Carrias - Novembre 1999 - Manuscrit inédit, 150 pages, plans annexes, photos originales de 1914 par l'auteur.

Prix des bulletins spéciaux : Les 4 premiers, 4 Euros par bulletin  
Le N°8 d'Eugène Carrias : 15 Euros.

Directeur de publication Jeanine Bourvéau  
Déclaration légale du périodique N° 158 du 21/7/1998  
Dépot légal de ce bulletin N° 5 : Avril 2002